

Lénine et les pays d'Orient

N. Narimanov

Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, tome 2. Moscou : Éditions en Langues étrangères, 1959, pp. 219-223. Note MIA.

Parmi les questions ayant trait à l'activité et à la personnalité de Lénine, je voudrais en faire ressortir une qui doit intéresser tous ceux qui ont entendu parler du camarade Lénine, mais qui ne sont pas à même de se faire une idée nette de son travail immense. Cette question concerne l'Orient.

Dès les premiers jours de la Révolution d'Octobre, le camarade Lénine signa un appel aux peuples d'Orient¹ qui déclarait que toutes les nationalités seraient dorénavant libres, qu'elles auraient le droit de disposer librement d'elles-mêmes. Cette résolution concernait surtout les peuples ayant vécu au sein de l'ancienne Russie tsariste. Quant aux pays limitrophes qui, par suite de la politique coloniale de cette dernière, se trouvaient d'une façon ou d'une autre dans sa sphère d'influence, l'appel précisait que tous les traités secrets ou officiels par lesquels ces pays avaient été privés d'indépendance, étaient désormais annulés. Et le document soulignait : « *Constantinople doit rester aux mains des Turcs* ».

Ce premier appel frappa comme la foudre ceux qui s'étaient résignés à leur sort, convaincus que tel était leur destin. Ils furent tirés de leur léthargie, reconnurent Lénine, mais comprirent-ils que la promesse du camarade Lénine fut exécutée ? C'est ici que réside l'incompréhension persistante des masses, que les dirigeants ingrats des États voisins ont sciemment désinformées.

Dans la résolution de la question orientale, le camarade Lénine suivit deux voies : la première pédagogique et la seconde par des relations directes avec les États voisins. Dans le premier cas, il posa d'abord avec clarté et netteté la question des petites nationalités qui avaient depuis longtemps oublié leur existence en tant que nation distincte, dotée de sa propre langue, de sa culture et de sa littérature. Il estimait qu'aussi longtemps que nous ne résoudrions pas la question nationale en notre sein, nous ne pourrions compter sur un tournant décisif dans la psychologie des peuples voisins.

Et il permit d'accorder l'autonomie à toutes les nationalités, grandes et petites, au sein de l'ancien Empire russe. Mais si ces nationalités souhaitaient se constituer en un État indépendant ou en une union distincte, elles en auraient également la possibilité. Il en résulta des républiques autonomes, des régions autonomes et ces républiques indépendantes qui entrèrent par la suite en alliance avec la Fédération de Russie.

Parmi ces républiques autonomes et indépendantes, Lénine accorda une attention particulière au Turkestan et à l'Azerbaïdjan. Il disait que tout ce qui se passait dans ces deux républiques, portes de l'Orient, trouverait un écho dans les pays voisins, et les peuples opprimés de ces pays apprendraient ainsi à nous connaître.

¹ Il s'agit de la déclaration du Sovnarkom signée par Lénine et Staline du 25 novembre (7 décembre) 1917 « *À tous les travailleurs musulmans de Russie et d'Orient* ». Publié en français dans : *L'U.R.S.S. et la paix. Recueil de documents. Propositions de paix et de désarmement du gouvernement des Soviets aux gouvernements d'Europe, d'Amérique, etc. 1917-1929*. Paris, Bureau Général d'Édition, 1929, pp. 41-43. (Note MIA)

Éviter les erreurs commises en Russie, respecter les mœurs et les croyances religieuses des populations de ces pays, tel était l'avertissement que Lénine donnait toujours lors de ses entretiens avec les dirigeants locaux. Il abordait la question des régions périphériques avec une sensibilité et une minutie extraordinaires. Et il savait communiquer cette manière de voir à son interlocuteur qui le quittait, plongé dans de profondes réflexions, se demandant s'il serait capable d'accomplir tout ce dont Lénine lui avait parlé.

J'ai eu plusieurs entretiens avec le camarade Lénine sur ce sujet et à chaque fois je me suis rendu compte qu'il désirait créer dans ces régions une école modèle non seulement pour la formation de cadres administratifs, mais aussi pour exercer une influence directe sur les esprits et les cœurs des millions de masses laborieuses de l'Orient.

La renaissance de la nouvelle Turquie révolutionnaire² n'était-elle pas le fruit de cette influence ? En fait, comment se présentait la Turquie après la guerre ? La Turquie européenne avec sa capitale Constantinople était complètement soumise par les armées de l'Entente. Une partie de l'armée turque se retirait en désordre vers l'intérieur de l'Anatolie. L'armée avait perdu son esprit combatif ; de plus, l'occupation de Smyrne par les Grecs qui visaient à faire disparaître définitivement la Turquie de la péninsule, aggrava encore la démoralisation de l'armée.

À ce moment critique de son existence, l'appel aux peuples d'Orient dont j'ai parlé ci-dessus se répandit de plus en plus parmi le peuple turc. Il n'ignorait pas les ambitions des tsars russes au sujet de Constantinople. Il les avait entendues de la bouche même de Milioukov qui les avait répétées dans ses déclarations hystériques la veille de son échec et de la faillite de son gouvernement. Et tout à coup, ce peuple entendit le chef du gouvernement de la nouvelle Russie annoncer : Constantinople doit rester turc, nous proclamons l'indépendance de tous les peuples et nous annulons tous les traités du gouvernement tsariste. Il comprit alors que toute la sympathie du chef de ce gouvernement allait à la Turquie nouvelle et révolutionnaire. Et il en tira cette conclusion : les arrières ne sont plus menacés, il n'y a plus d'ennemis du côté de la nouvelle Russie, donc Constantinople doit nous appartenir !

Et alors, inspirées par ce mot d'ordre, les masses turques, lasses physiquement et moralement, qui, hier encore, ne pensaient qu'à sauver leur vie et jetaient leurs fusils tout le long du chemin de la retraite, s'enflammèrent, reprirent leurs armes pour accomplir une mission historique et mettre la diplomatie européenne, rusée, avide et cynique, devant un redoutable fait accompli : la vieille Turquie est morte sous la botte des grandes puissances européennes, mais, en revanche, la nouvelle Turquie révolutionnaire est née qui a dit son dernier mot : nous vivons notre propre vie et nous repoussons avec dégoût toute tutelle qu'on tenterait de nous imposer. L'historien impartial de la nouvelle Turquie révolutionnaire donnera sans doute une juste appréciation du revirement survenu dans la psychologie des masses turques dans les moments les plus critiques de leur vie, lorsqu'il était question de la vie ou de la mort de tout un peuple. Dans ce jugement, l'attitude de Lénine vis-à-vis de la question turque, attitude qui détermina ce résultat, aura, sans doute, une place importante. Ces masses ne se borneront plus alors à exprimer leurs condoléances par la Haute assemblée, mais réagiront tout autrement.

Et que s'est-il passé en Perse après la Révolution d'Octobre ? Avant celle-ci, la Perse était partagée entre la Russie tsariste et l'Angleterre. Sa partie nord se trouvait sous la domination russe, alors que sa partie sud subissait celle de l'Angleterre. Conformément à l'appel du camarade Lénine, les troupes russes quittèrent le territoire persan. Cela produisit une impression considérable sur les masses persanes, qui commencèrent à exprimer ouvertement leur indignation face au maintien de la domination anglaise dans le sud du pays. Finalement, l'Angleterre, ne pouvant soutenir la sourde pression du peuple persan, se retira. C'est ainsi que la Perse retrouva son indépendance.

Mais la diplomatie persane ne sut même pas apprécier ce geste. Défendant les intérêts d'un groupe de négociants cupides, lésés sur le territoire de la république fédérée d'Azerbaïdjan, elle se comporta à notre égard, au cours des négociations commerciales, comme si elle avait oublié sa situation d'hier,

2 Il s'agit ici de la révolution bourgeoise de 1919 en Turquie. (N.R.)

quand la Perse n'existait pas en tant qu'État uni et indépendant. Cette diplomatie eut beau dissimuler le fait que le pays avait retrouvé son indépendance grâce aux bolchéviks, le peuple persan savait que c'était avant tout l'appel du camarade Lénine aux peuples d'Orient qui avait exercé une influence décisive sur la situation de leur pays. Elles se taisent encore, l'air sombre, mais l'heure viendra où ces masses s'exclameront avec enthousiasme : je suis tes préceptes, grand guide de l'humanité !

Quelques mots encore sur l'Afghanistan. La politique de la Russie tsariste et de l'Angleterre à l'égard de l'Afghanistan fut la même que pour la Perse, avec la seule différence que l'Afghanistan était tout entier sous le protectorat de l'Angleterre et que là, la Russie ne pouvait agir aussi librement qu'en Perse. L'émir d'Afghanistan, ayant pris connaissance de l'appel du camarade Lénine, se hâta d'exprimer le désir d'envoyer son premier ambassadeur dans le pays des Soviets à qui l'Angleterre faisait la guerre par l'entremise des généraux russes.

Que signifiait cette attitude de l'émir ? Elle signifiait qu'à partir de ce moment, le gouvernement afghan commençait à parler à l'Angleterre sur un ton nouveau, pleinement convaincu de nos sympathies à son égard. Enfin, l'ambassadeur afghan, après avoir eu un entretien avec Lénine, dès son arrivée à Moscou, fit savoir à son gouvernement que les paroles du chef du gouvernement soviétique dans son appel aux peuples d'Orient n'étaient pas des paroles en l'air et que Lénine était prêt à tout pour que l'Afghanistan se libère de la politique coloniale de l'Angleterre.

Cela permit au gouvernement afghan de mener parmi le peuple une propagande contre la politique anglaise, tout en se référant à notre appel et à notre attitude à l'égard du problème afghan. Le fait suivant laisse voir à quel point l'importance de cette propagande était grande. L'ambassadeur de l'Afghanistan était venu à Moscou accompagné d'un mollah très estimé dans son pays. Ce mollah me pria avec insistance de lui montrer Lénine. Je lui demandai quelle était précisément la cause de cet intérêt. Il me répondit : « *Sa doctrine, son attitude à l'égard des opprimés, le distinguent radicalement des hommes politiques et des chefs d'États actuels du monde entier. Je vois en lui un prophète.* »

On peut donc dire sans exagération que la Turquie, la Perse et l'Afghanistan ont fait un pas historique important vers leur propre libération de la tutelle oppressive de la politique coloniale européenne, uniquement grâce à la révolution russe dirigée par Lénine. Mais les masses laborieuses de chacun de ces pays sont-elles affranchies de la politique de leurs oppresseurs ?

Telle est la question qui doit préoccuper les disciples de Lénine. Nous répondons non à cette question, car le fond de l'âme de cet homme, le plus grand au monde, reste encore méconnu de ces masses.

C'est à nous, communistes, qu'il incombe d'y remédier, si seulement une étincelle de ce feu qui brûlait si ardemment dans le cœur de notre grand maître et qui le poussa à accomplir l'exploit le plus formidable – libérer définitivement l'humanité entière de l'esclavage – anime encore nos cœurs.

[1924]